



HAL
open science

Compte rendu de FERRIS, Kerry, STEIN, Jill. The real world. An introduction to sociology. New York, W.W. Norton, 2010. 2d édition. 493 pages + glossaire + bibliographie.

Patrick Gaboriau

► **To cite this version:**

Patrick Gaboriau. Compte rendu de FERRIS, Kerry, STEIN, Jill. The real world. An introduction to sociology. New York, W.W. Norton, 2010. 2d édition. 493 pages + glossaire + bibliographie. . 2017. halshs-01628512

HAL Id: halshs-01628512

<https://shs.hal.science/halshs-01628512>

Submitted on 3 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte rendu

FERRIS, Kerry, STEIN, Jill. *The real world. An introduction to sociology*. New York, W.W. Norton, 2010. 2d édition. 493 pages + glossaire + bibliographie.

Cet ouvrage appartient à un genre particulier, celui des manuels d'introduction à la sociologie, dont le contenu et la forme sont typiquement états-unien ; ces manuels, composés de textes, de photos, d'encadrés qui présentent des exemples, servent d'initiation ludique aux étudiants non spécialisés dans la discipline ; ils constituent en eux-mêmes un genre littéraire. Leur objectif est avant tout pédagogique, à savoir apprendre en un minimum de temps (un trimestre ou une année), les bases jugées essentielles, et servir de guide référent pour un enseignant. Les aspects pratiques et utilitaires sont mis en avant ; il s'agit de décrypter la vie actuelle nord-américaine (le reste du monde est peu présent), d'où l'importance accordée aux médias et à la télévision. Je lis ici la seconde édition, centrée sur « la vie quotidienne, les mass médias, la culture populaire » (p. XIX), sans oublier les arts et la technologie, dans une société qualifiée de postmoderne. Différents outils sont présentés : l'observation directe, les entretiens, les enquêtes. Les auteurs insistent sur les valeurs, les normes, les sanctions, les variations culturelles. Au final, la sociologie apparaîtra comme une érudition, une manière de penser le monde (ou plutôt, « a way of thinking *about* the world », p. 29), où il existe différents niveaux d'analyse, différentes approches, différentes méthodes plus ou moins focalisés.

L'ouvrage se décompose en cinq parties, « Penser et faire de la sociologie » ; « Encadrer la vie sociale » ; « Comprendre les inégalités » ; « En examinant les institutions sociales comme lieux de la vie quotidienne » ; « Créer le changement social et envisager le futur » ; et recouvre seize chapitres abordant les méthodes, les études interculturelles, le soi en interaction, la vie des groupes, la déviance, les classes sociales, les races, le genre et la sexualité, le lien micro- macro- dans les institutions sociales, le travail, la famille, le mariage, l'éducation, la religion, la politique, la ville, la campagne, le changement social...

L'ensemble donne le sentiment d'un foisonnement de directions ; la sociologie paraît une science constituée, un cadre de pensée essentiellement pratique pour décrypter le monde social contemporain. L'articulation entre les disciplines, telle l'histoire ou l'anthropologie, n'est guère discutée. Les domaines, censés constitués et établis, ne se chevaucheraient que partiellement. L'histoire étudie le passé, alors que la sociologie se focaliserait sur le monde actuel – que l'une et l'autre fassent appel aux mêmes principes explicatifs n'est pas pris en compte. Les théories nord-américaines sont mises en avant (l'interactionnisme, le fonctionnalisme, l'École de Chicago) davantage que les approches européennes (bien que Durkheim et Weber soient couramment cités). Les études européennes des trente dernières années sont pour ainsi dire absentes.

Suivant la mode nord-américaine, les femmes sociologues sont mises en avant, par exemple Harriet Martineau (1802-1876) et Jane Addams (1860-1935) ; les textes insistent sur « les races » (« blancs », « asiatiques », « noirs »,

hispaniques »), les « minorités », et « l'ethnicité ». L'ouvrage insiste sur la déviance et l'interculturalité. L'individu, le groupe, le leadership sont davantage abordés que les institutions, l'Etat (notion absente), ou les rapports de force (peu présents – alors qu'ils sont essentiels dans la constitution même des données - par exemple la notion de « race » aux Etats-Unis, imposées par les statistiques officielles). Trois théories sont privilégiées : la théorie des conflits, le structuro-fonctionnalisme, l'interactionnisme symbolique qui servent tour à tour de modes de lecture de la vie quotidienne.

Le lecteur trouvera dans un tel ouvrage des pistes pour approfondir les textes clés des sciences sociales - ainsi, dans le domaine de la psychologie sociale, les expériences de Asch (1951), Milgram (1961), Zimbardo (1971) sont rappelées (pp. 164-165) ; il peut aussi y acquérir un savoir général qui lui permettra de briller en société ou dans une dissertation sur le monde social. Mais s'agit-il vraiment de sociologie ? La discipline passant à mes yeux par le travail d'enquête ou de terrain, voire l'étude de documents d'archives, par la lecture des grands textes et la confrontation de ses recherches avec celles de ses devanciers.

Concernant le domaine français, sont considérés comme sociologues français, Jacques Derrida, Michel Foucault, et Jean Baudrillard. Les travaux de Bourdieu occupent une place infime. Les notions de reproduction sociale et de capital culturel sont cependant abordées (p. 220). Le chapitre 10, « La construction du genre et la sexualité » est un chapitre obligé dans un manuel américain qui par définition nous parle des homosexuels, bisexuels, et transsexuels, et aborde une réflexion sur la construction sociale du genre, les rôles sociaux, le féminisme, sans oublier le mouvement de « libération des hommes » (« male liberationism »).

Au final, ce manuel apparaît comme un livre de culture générale. Il peut se lire avec l'idée suivante : qu'est-ce qu'un nord-américain est supposé savoir dans le monde social dans lequel il vit ? Il est vrai que quelques questions abordées restent essentielles. Pour en choisir deux : la question des variations culturelles par exemple. Qui habite longtemps dans un pays perçoit des traits communs, sur quelle assise reposent-ils, comment se reproduisent-ils ? Ou la question des dissonances sociales : comment et pourquoi un parcours social attendu peut-il être détourné, comment l'improbable et le rare, socialement imprévisibles, s'imposent-t-ils dans certains cas ?

Bien vite, au fur et à mesure de la lecture, une question émerge : que signifie apprendre la sociologie sans en faire ? Les statistiques apparaissent ainsi comme des données existantes qu'il s'agit simplement de commenter, alors qu'elles devraient inciter à une réflexion sur les classifications et d'emblée comporter une part de critique des chiffres proposés. L'épistémologie des sciences sociales est totalement éludée, alors qu'elle est pourtant essentielle dans la constitution du domaine, dans les méthodes et les questionnements. De la sorte la sociologie paraît une discipline autonome (vis-à-vis des autres connaissances de sciences sociales) et aboutie, qu'il s'agit d'emmagasiner, alors qu'elle s'élabore peu à peu, dans des champs de tensions, où se pose et repose la question même de ce qu'elle recouvre.

Patrick Gaboriau

Directeur de recherche en anthropologie sociale
Centre National de la Recherche Scientifique (Cnrs), Paris
Membre du Lavue (Aus)